

On ne s'en cache pas encore, puisque tout en se défendant bien de vouloir d'aucune manière nous dépouiller de notre régime, on nous dit vouloir travailler à l'édification d'un esprit canadien.

On veut uniformiser graduellement.

Que peut-on vouloir autre chose ? Notre pays se compose de neuf provinces. Huit d'entre elles possèdent déjà pratiquement le même régime scolaire, exception faite pour les écoles minoritaires qui sont plus ignorées dans certaines provinces que dans d'autres.

Il n'y a donc pas lieu d'uniformiser quelque chose qui l'est déjà.

On veut donner un esprit canadien qui soit pratiquement le même pour tous les Canadiens. Est-ce pour cela que l'on propose en certaines provinces de déchirer certaines pages de l'histoire du pays ?

Et à quoi aboutirait fatalement l'uniformité ? A améliorer peut-être les régimes scolaires des autres provinces qui y gagneraient au contact plus intime du nôtre. On le dit, mais nous ne sommes pas disposés à y croire. Il est si rare que l'on uniformise au bénéfice de la minorité. Toujours la majorité l'emporte et c'est humain.

Si on est disposé, d'ailleurs, à travailler en faveur des plus faibles la besogne ne manque pas dans chacune des provinces dites anglaises. Il suffit de regarder ce qui s'y passe pour comprendre quelle est l'uniformité que l'on nous prépare.

Ce que l'on ne veut pas faire sur le terrain particulier des provinces, peut-on croire qu'on le fera dans le domaine fédéral ? Nous ne sommes ni si ignorant ni si naïf. Il faudrait, en effet, ne pas savoir un mot de l'histoire de son pays, il faudrait n'avoir rien vu depuis que nous avons l'âge de raison pour porter foi en pareille promesse.

On nous a bien dit qu'il ne serait plus question de fédéraliser ; mais qu'est-ce que vaut cette promesse, si non un simple ajournement.

*

* *

Le Conseil national d'Éducation est le produit de cerveaux anglais, et l'arbre, d'ordinaire, ne produit pas des fruits d'une famille étrangère. Le procédé anglais est souvent lent, toujours tenace et la plupart du temps victorieux. Il

avance pouce par pouce, mais avance toujours sans jamais reculer, car il a pour devise : ce que nous avons nous le tenons.

Le précédent lui sert d'évangile.

Permettons au Conseil d'Éducation de vivre et le précédent qui nous compromettra viendra, le précédent qui nous enchaînera nous sera imposé. Bientôt il estimera qu'il nous fait une faveur de nous permettre d'accepter docilement ses quatre volontés.

Il vaut mieux prévenir que guérir et notre devoir est tout tracé : ne pas ouvrir nos portes au loup.

Le moyen n'est pas nouveau mais il restera éternellement moderne.

Thomas POULIN.

La messe du petit Molumbé

Le R. P. A. Verreet, missionnaire du Vicariat de Nouvelle-Anvers, publie dans les Missions de Scheut l'admirable récit suivant :

“ Pentecôte 1924. L'Église est en fête : c'est en ce jour que les Apôtres commencèrent l'évangélisation du monde et baptisèrent les premiers chrétiens.

Dans notre belle église de Boyange les offices de ce matin ont été splendides : la schola de mes petits Noirs a exécuté une messe à trois voix et tout le “ proprium ” de la fête. Des centaines de chrétiens étaient venus des environs ; ils ont écouté, émerveillés, les chants suaves de la liturgie.

J'ai vu et entendu tout cela, mais mon esprit était ailleurs.

Je ne parviens pas, aujourd'hui, à savourer la joie de cette fête. Je dois même faire de continuel efforts pour ne pas pleurer. Il me semble être encore dans une hutte, tout près d'ici, où j'ai vu mourir hier un écolier de douze ans : l'image de ce pauvre petit corps qui repose déjà au cimetière est constamment devant mes yeux.

— Ah ! direz-vous, je croyais les missionnaires mieux aguerris : les spectacles de misère et de mort ne doivent pas être rares dans leur vie !

— Vous avez raison, mais ce que j'ai vu hier m'a remué comme jamais je ne l'ai été. Les émotions n'ont pourtant pas manqué dans ma vie : j'ai fait la guerre sur l'Yser ; plus tard